

## L'exigence du cinéaste

En 2007, le film tourné par Nicolas Klotz, *La Question humaine*, à partir du roman de François Emmanuel, a fait connaître à un public plus large l'œuvre de cet écrivain inquiet de la souffrance des hommes et des femmes de son temps.



En lisant *Cheyenn*, il est difficile de ne pas penser à cette rencontre de l'écrivain avec l'univers d'un cinéaste très atypique. Le narrateur qui s'exprime à la première personne dans ce roman est un réalisateur de films documentaires. Il s'intéresse aux voix abandonnées, celles qui donnent leur titre au livre d'Antonio Porchia auquel François Emmanuel emprunte l'exergue de *Cheyenn*. Comment rendre leur voix à ceux qui ont tout perdu, même leur image, même le pouvoir de la parole, égarés entre le silence et le cri, le regard absent et le corps fuyant ? Le cinéaste est obsédé par l'image du sans-abri saisie furtivement pendant le tournage d'un film consacré à un autre, parce qu'elle s'impose, avec cette force et cette dignité rarement préservées chez ceux qui n'ont plus ni histoire ni humanité. Après l'assassinat du sans-abri qui se prenait pour et s'habillait comme un cheyenne, le cinéaste décide d'entreprendre un second film, pendant que l'enquête criminelle tâche d'établir si les *Skins* qui fréquentent parfois le lieu, sont les auteurs du meurtre. Il cherche ainsi à réparer l'erreur du film précédent, coupable de ne pas avoir satisfait à une exigence qui peut être tout autant celle de François Emmanuel que celle de Nicolas Klotz : « Souvent, les films laissent ainsi passer leur chance ignorant leur ligne essentielle ou l'effleurant au hasard du tournage, sans produire assez d'images pour que l'on puisse plus tard l'exploiter. Lorsque le film a été monté, j'ai dû garder en moi la vision de Cheyenn périssant sur l'autre rive comme l'image du film (une allégorie, une fiction mythique) que je n'avais pas pu réaliser. »

**Atteindre au mythe, par les films, les livres, la vie** en passant de « l'autre côté », de la caméra, du clavier d'ordinateur, et parfois, comme *Cheyenn*, de la folie est un désir commun aux personnages du livre et à ceux qui sont impliqués dans sa création. La « tentative obstinée et vouée à l'échec du cinéaste » en quête « d'un film qui désespérément [se cherche] une existence » n'est pas totalement étrangère à celle de l'homme en rupture qui s'incruste dans la peau, l'esprit et les coiffes des Indiens d'Amérique, et tente de s'approprier leur dignité déchue et leurs pouvoirs magiques dispersés par le grand vent du désert.

**La Question humaine hante toujours François Emmanuel** : Qu'est-ce qui sépare un sans-abri mangeant accroupi, à même le sol, du chien qui l'accompagne ? Comment dépasser les cloisonnements sociaux et tisser à nouveau des liens au-delà de tous les décalages, y compris d'intentions ?

**La présence féminine dans la seconde partie du roman**, change l'approche, oblige à d'autres remises en question, d'autres sources d'obstination, et conduit à l'énoncé d'une autre

exigence, celle d'un film « où l'image extérieure rejoint l'image intérieure », en le débarrassant du « fatras d'images inutiles ».

Porté par une voix précise, analytique, ce court roman met en œuvre l'objectif que le personnage s'est fixé : forcer les barrières mentales du lecteur, le conduire dans l'intimité d'un homme qui s'est perdu dans « une absence à lui-même qui le rendait parfois si seul » et d'une femme qui a su l'aimer, malgré tout. Ainsi, le dernier son du livre est-il « **une mélopée entre chant et cri, comme un relent de joie sauvage sous le glas du tambour.** »

**Aliette Armel**